

NOTE SUR LA SOCIOLOGIE DES PROCESSIONS

Il ne peut être question dans la situation présente de l'étude sociologique des rites et attitudes religieuses de résoudre un problème aussi complexe que celui posé par les processions. Tout au plus peut-on tenter un premier débrouillage sans lequel on persévéra inévitablement dans les confusions qui encombrent trop d'études folkloriques, mais aussi trop d'initiatives paraliturgiques. Quand un groupe se constitue pour marcher en file plus ou moins organisée, il peut être mobilisé par des facteurs bien divers et il ne suffit pas que cette marche revête un caractère religieux pour mériter sans plus d'être qualifiée de procession. Il serait souhaitable, et d'ailleurs conforme à l'usage commun, de bien distinguer de la *procession* le *cortège* et la *parade*, quitte à reconnaître par la suite qu'il existe à côté des types purs des associations complexes.

I

Le cortège

Le cortège s'organise autour d'une personne ou d'un objet que l'on veut honorer. C'est un rite d'honneur et, au sens le plus large, un acte de culte en donnant au mot culte toute ses résonances étymologiques. Pour une mentalité traditionnelle l'objet de ce culte est toujours à quelque degré chargé de puissance divine et c'est cette puissance qui, comme une force d'aimentation, coagule la foule, lui donne une orientation et une raison d'être collective et constitue

le cortège. Une mentalité laïcisée pourra tenter une interprétation juridique de ce fait et y voir, à l'exemple de certains disciples d'Hauriou, le type le plus infime d'institution. Avec moins d'exigence on se contente d'ordinaire de parler, comme nous l'avons fait nous-même, d'honneur, terme vague qui recouvre les dégradations ultimes d'un sens du sacré qui n'ose plus s'avouer.

C'est ainsi que la mort, objet typiquement sacré, est dans les cultures les plus diverses, occasion d'un cortège. Dans bien des cas, et il semble bien qu'il en fut longtemps ainsi dans le christianisme, le cortège funèbre constitue un élément essentiel du culte des morts. Il serait facile de montrer les persistances dans le langage ou dans les usages populaires de cette importance du cortège funèbre. On ne saurait trop regretter que le rituel romain des funérailles ait abandonné le magnifique ensemble de psaumes et d'oraisons qui avait donné à cette « conduite » du corps une signification eschatologique.

Du point de vue qui est ici le nôtre il y aurait lieu de faire entrer dans la même catégorie les « processions » de saintes reliques et même les processions du Saint-Sacrement qui ont les unes et les autres donné lieu à de tels développements et parfois à de telles déviations folkloriques. Ici encore l'appauvrissement du rituel liturgique a laissé libre champ à une expression populaire dont la fruste naïveté nous ramène souvent au niveau d'une religion naturelle, plus chargée d'une confiance superstitieuse dans la force qui irradie des reliques que des perspectives proprement chrétiennes dont témoigne le cortège d'introduction des reliques lors de la consécration d'une église.

C'est enfin dans la même ligne qu'il faudrait faire entrer, au moins dans le monde chrétien, les cortèges qui se forment autour d'une image ou d'une statue vénérée et plus spécialement des images réputées miraculeuses. On sait que la christianisation du même sentiment religieux a conduit l'Occident médiéval au développement exubérant du culte des reliques qui s'atténuera par la suite au profit de celui du Saint-Sacrement, et l'Orient à celui des saintes icônes resté vivant jusqu'à nos jours. De part et d'autre les usages populaires, continuant souvent de vieux cultes locaux christianisés par l'apport de la relique ou de l'image, entourent

les rites proprement chrétiens de tout un déploiement folklorique.

Mais avec les reliques ou les images, bien davantage avec le Saint-Sacrement, nous sommes tout proches des cortèges qui se constituent autour d'un personnage élevé en dignité et d'un détenteur de l'autorité, épiphanie privilégiée, pour la conscience traditionnelle, de la puissance divine. Cette épiphanie s'est réalisée en plénitude, pour le christianisme, dans le Christ en qui ce qui est invisible en Dieu est devenu visible. Mais à son tour la présence du Christ se continue dans l'Église au travers de trois manifestations privilégiées : le Sacrement du Corps du Seigneur, l'Évangile et le ministère apostolique qui donneront lieu à trois cortèges. Nous avons déjà parlé du premier et signalé les développements folkloriques dont il peut être l'occasion ; sauf cas exceptionnels le cortège de l'Évangile a peu dépassé le cadre du hiératisme liturgique. Quant au cortège de l'évêque il a souvent interféré avec les escortes des autorités séculières et, suivant les temps et les pays, son caractère spécifiquement chrétien a pu s'atténuer lorsque l'apôtre (le Seigneur apostolique comme on disait jadis à Rome) n'est plus apparu que comme un dignitaire ecclésiastique.

II

La parade

Le cortège fait volontiers une place à la parade. Il n'en reste pas moins que nous avons affaire à deux manifestations sociologiquement très différenciées. Dans le cortège, avons-nous dit, la foule se coagule autour d'une personne ou d'un objet considérés à quelque degré comme chargés de puissance divine. Dans la parade c'est le groupe social lui-même qui se transfigure pour exprimer une valeur sacrale. Le glissement de l'un à l'autre est manifeste chaque fois qu'une valeur sacrée hypostasie le groupe social. Ainsi dans les religions tribales ou poliades : lors des panathénées par exemple, Pallas Athèna est la personnification de la cité et celle-ci rend un culte à sa propre divinité dans l'ar-

dente cavalcade des éphèbes et la solennelle procession des jeunes filles porteuses du péplos. L'identification ne saurait être poussée à ce point dans une société chrétienne, mais bien des fêtes patronales, des pèlerinages à un haut-lieu local ou des processions votives ne revêtent pas sans raison profonde le caractère de la parade. Les reconstitutions historiques, les costumes traditionnels, parfois des chants, des danses ou des mimes dont le caractère originel n'est plus perçu perpétuent le souvenir oublié d'antiques parades, à moins qu'elles n'en constituent de nouvelles. Il semble bien en effet que ce soit une nécessité, pour un groupe cohérent, de se donner un spectacle à lui-même et de renouveler ainsi la conscience de son unité et de sa valeur.

Il est difficile de distinguer divers types de parades comme nous l'avons fait pour les cortèges. Certaines, pourtant, sont plus directement rattachées à un souvenir historique dont elles se proposent de renouveler la mémoire. En conséquence elles prennent volontiers l'allure de reconstitutions : c'est le cas de nombreuses processions votives, les unes annuelles, les autres répétées à intervalles réguliers. L'événement ainsi rappelé peut être en fait ou strictement historique ou légendaire. Il est de toutes façons présenté comme l'objet direct de la fête et conditionne la parade qui y est exécutée.

D'autres parades s'organisent en fonction d'un thème qui ne cherche pas de justification historique immédiate. On pourrait les appeler parades traditionnelles. Les costumes, les chants et, le cas échéant, les danses caractéristiques du groupe social y jouent un rôle important. C'est le cas de beaucoup de cortèges qu'on est convenu de dénommer folkloriques. On comprend aisément quels glissements peuvent se produire vers une catégorie aussi vague, surtout lorsque la mode ou des intérêts touristiques et commerciaux entrent en jeu. On peut se demander ce que certains Pardons bretons gardent de leur caractère originel de pèlerinage. Ce qui était primitivement procession au sens précis que nous allons maintenant définir est devenu de plus en plus exclusivement parade, si tant est qu'il mérite même ce nom. Dans une société laïcisée comme la nôtre la parade garde difficilement un caractère sacré, pour ne pas dire religieux. Mais parfois une ferveur collective se réveille provisoirement et

ce qui n'était plus que défilé redevient parade au sens le plus authentique du mot : le groupe social, tout entier ou au travers de délégués, s'exprime à lui-même ses valeurs les plus hautes.

III

La procession

Le terme de procession désigne plus spécialement une marche religieuse. C'est ici le mouvement qui est l'élément prédominant. Il y aurait donc lieu de rechercher quelle peut être la signification sacrale de la marche et comment elle suffit, à elle seule, pour donner consistance à un groupe. Marcher ensemble est un acte éminemment social. Du seul fait du rythme qu'elle développe et entretient, la marche constitue un facteur de coagulation sociale d'autant plus puissant que le rythme sera mieux marqué. On sait combien ce rythme si simple peut être envoûtant, attirer irrésistiblement ceux qu'il atteint, les tirer hors d'eux-mêmes pour les faire participer à un état communionnel qui peut atteindre jusqu'à l'extase collective. Tout groupe social tend spontanément à utiliser cette force, soit qu'il la capte autour d'un symbole, et nous retrouvons le cortège, soit qu'il l'oriente vers un haut lieu en lui donnant ou non l'allure d'une parade, soit enfin qu'il lui conserve sa pureté et sa puissance originelle en se contentant d'assurer l'uniformité du rythme par la musique ou par le chant. Le rythme peut alors s'ordonner et se structurer jusqu'à ce que la simple marche devienne danse. Toutes ces variantes peuvent se retrouver dans la marche religieuse ou procession.

Plus caractéristique est la distinction entre la procession fermée sur elle-même en forme de circumambulation, et la procession ouverte qui part d'un lieu et tend vers un autre lieu. De soi, la circumambulation n'a de signification religieuse que comme participation aux rythmes cosmiques. C'est dire qu'elles n'est pas immédiatement chrétienne. Les processions circumambulatoires, cependant fréquentes en milieu chrétien, sont le plus souvent la continuation d'usages préchrétiens, habituellement en relation avec le culte solaire. Mais il arrive aussi, et c'est plus grave, que la cir-

cumambulation constitue une forme atrophiée de ce qui fut primitivement une procession orientée, soit que le sanctuaire de départ et le sanctuaire d'arrivée s'identifient, soit même qu'on se contente de faire le tour d'un sanctuaire parce qu'on ne sait où aller.

Combien plus riche de signification dans le christianisme la procession qui conduit une assemblée vers un sanctuaire. Qu'il s'agisse du pèlerinage, cette forme privilégiée de procession, ou de l'ancienne forme de la station romaine qui rassemblait les divers groupes de fidèles pour l'entrée solennelle dans l'église où devait être célébrée l'eucharistie. En continuité directe avec elle, et plus immédiatement symboliques encore, les deux processions d'Offertoire et de Communion qui resserraient les fidèles autour de l'autel. Avec elles la procession réalise la plus haute signification dont elle soit susceptible : elle prend immédiatement valeur eschatologique, assurant la forme de communion la plus parfaite qui se puisse concevoir et anticipant sacramentellement le mystère ultime de l'Église. Il y a cependant continuité entre les forces sociales élémentaires qui groupent des hommes pour aller ensemble vers un lieu sacré et la transposition spirituelle à laquelle elles sont appelées.

I.-H. DALMAIS, o. p.